PAR LONDRES.

XVIII

Dans le précédent chapitre de cette causerie, — causerie dans laquelle nous ne devons nous permettre ni la raillerie ni l'ironie, puisqu'il s'agit d'une grande nation, d'un Parlement qui *parle* et ne *ment* pas, de la femme surtout et de *féminisme* — nous disions, si nous ne nous trompons pas et si nous n'avons point perdu la mémoire en rimaillant, que la Chambre des Communes, dans son acte de bravoure du 3 février qui la recommande à la reconnaissance et à la postérité, avait fait preuve de raison, de philosophie et de morale.

Inutile de parler de *justice*, puisque la justice doit être contenue dans ces trois choses et qu'il n'est pas possible d'être Anglais sans être juste.

Car enfin si cette justice n'est encore que *relative*, si son dernier mot n'est pas encore dit, si l'égalité absolue de l'homme et de la femme doit être l'œuvre de demain, nous devons raisonnablement admettre, en fait de législation et de lois réformatrices, qu'il est des conditions de temps, de mœurs, d'habitudes, de coutumes et d'éducation qui dominent les principes eux-mêmes, qui contrarient les volontés les plus énergiques et les plus généreuses, dont il faut tenir compte dans l'application des réformes elles-mêmes.

S'il est facile d'être radical en idée et en système, il est beaucoup moins aisé de l'être en pratique.

Le *féminisme*, du reste, dans lequel il y a beaucoup de sentiment et beaucoup de fantaisie, peut-être de poésie, n'est pas encore une science tout à fait exacte, positive et supérieure à toute contradiction.

XIX

Non, le *féminisme*, comme science, n'est pas encore aussi lumineux que le soleil en plein midi, là où le ciel n'a ni nuages ni brouillards, et ses axiomes, ses lois et ses règles, malgré toutes les lumières des grands hommes et des grandes femmes du jour, autoriseront le doute, la discussion et peut-être l'ironie.

Au frontispice du vieux temple de Delphes, dit-on, étaient gravés ces mots, qui s'adressaient à l'homme ;

Gnôti seauton.

Ces mots voulaient dire : "*Connais toi toi-même.*"

Le conseil, certes, était excellent, philosophique et religieux.

On n'en pouvait donner un meilleur à l'homme, et l'on peut même dire que le conseil des Grecs est toujours bon.

Car si, dans les temps sacrés où la vieille Pythie du temple de Delphes mâchait des graines de laurier, non des feuilles, les hommes ont fait quelques progrès dans la connaissance d'eux-mêmes, et s'ils ont inventé des glaces et des miroirs dans lesquels se reproduisent exactement les nez et les visages des gens et des bêtes, les hommes, pourtant, malgré leur science, leur philosophie et leurs progrès, malgré les télescopes au moyen desquels ils lisent dans les astres et mesurent la hauteur des montagnes dans la lune, connaissent encore peu les lobes de leur cerveau, les mouvements de leur cœur et la place qu'occupe leur âme. Ils n'entendent guère sur la formation des idées, même quand ils en ont, et l'homme qui se connaît lui-même, avec la conscience de sa valeur, serait le plus merveilleux savant de la création.

Après tout, il est sans doute bon qu'il en soit ainsi et sage que l'homme s'ignore.

Car si l'homme se connaissait véritablement, intimement, tel qu'il est, même aussi bien que son voisin peut le connaître, il aurait une triste opinion de lui même.

XX

Est ce qu'il en serait autrement de la femme ?

La femme, sans nul doute, a un cerveau, un cœur et d'admirables facultés. Les plus malveillants d'entre les hommes lui accordent de la raison, et la grandeur de ses sentiments ne doit pas affecter d'une façon sensible son jugement. Elle a des passions superbes, généreuses, courageuses, sublimes parfois, et s'il ne faut pas craindre de dire toute sa pensée, disons qu'elle vaut cent fois mieux que l'homme. Parler d'égalité entre elle et l'homme nous a toujours paru une absurdité, voire même une outrecuidance de la part de l'homme et presque une injure à la femme.

Et ce n'est pas à notre siècle, quand nous la voyons docteur en droit, docteur en médecine, professeur, littérateur, écrivain, journaliste et quelquefois capitaine au long cours, qu'il est permis de douter de ses aptitudes, de ses facultés intellectuelles et de ses droits. Avec Circé, depuis longtemps, on sait ce qu'elle peut faire d'Ulysse et de ses compagnons, et le grand héros grec filait aux pieds d'Omphale. En réalité, l'homme s'agite et la femme le mène.

S'il ne fallait consulter, pour l'ascension et l'élévation de la femme dans nos temps, que l'intéressant chapitre des modes, des parures, des ornements, des embellissements et de la souveraineté par la grâce, est-ce que la femme, en ce chapitre encore, ne montrerait pas son incontestable supériorité sur l'homme vulgaire ou disgracieux, et devons-nous croire qu'il reste beaucoup en elle de la femme des temps primitifs et sauvages, des époques barbares et brutales, des servitudes passées, condamnées et qu'il ne conviendrait de rappeler que pour faire honte à l'homme ?

Et pourtant !....

XXI

Car si la femme de nos jours est incontestablement intelligente, savante, éclairée, lettrée, instruite, belle, spirituelle, gracieuse, jolie, aimable, très aimable, adorable, tout aussi capable d'écrire un bon roman, que de coudre un bouton à la culotte de son mari, et s'il faut crier *hare* sur quiconque voudrait lui mesurer trop parcimonieusement l'air, la liberté et le droit de plaire, qui est son droit suprême sur la terre qu'elle embellit et qui serait inhabitable sans elle ; il est cependant permis, avec tout le respect qui lui est dû et toute l'admiration que son nom inspire, de croire que la femme, pas plus que l'homme, n'est encore tout à fait parvenue à *se connaître elle même*. Elle s'ignore par plus d'un côté. Il est des moments où elle ne se connaît guère, et la philosophie n'est pas son fait. Le *féminisme* de la Delphes moderne doit écrire au frontispice du temple nouveau.

Gnôti seautôn.

Car ce n'est plus *Lui*, mais *Elle*.

Et si elle se connaît encore imparfaitement, est-elle toujours bien sûre de savoir ce qu'elle veut ?

L'on dit bien que ce qu'elle veut est voulu par Dieu ; mais ce dire, bien que flatteur, ressemble quelquefois à une impiété et ne peut pas être accepté comme un dogme.

Ce sont donc toutes ces considérations, et probablement d'autres d'un ordre social, moral et religieux, qui ont obligé les législateurs de la Chambre des Communes, tout en acceptant en principe le *suffrage bi sexuel* que l'on nomme improprement *féminin*, à le limiter dans son application première ou plutôt dans son premier pas, qui est *celui qui coûte*, dit le proverbe.

Le second est facile en bien comme en mal, en mal surtout.

XXII

Oui, tout d'un coup, révolutionnairement et sans transition, sans préparation aucune, on ne peut pas raisonnablement et sans crainte de chaos ou de confusion, lancer toute l'immense armée des femmes et des filles dans la vie publique ou dans la bataille politique. Il y aurait eu trop de jupes au vent.

Les Lares domestiques, oubliant leur rôle sacré et devenus irrespectueux comme des affranchis, auraient, d'accord avec les Pénates ivres, jeté par les fenêtres de la maison les chandrons, les casseroles et tous les ustensiles du ménage. Plus de thé !

Dans leur précipitation à courir aux comices, au club ou au meeting, la femme aurait pris la culotte du mari et le mari le jupon de sa femme. Les enfants, laissés à eux mêmes, auraient fait un vacarme du diable à la maison ou auraient fait danser en vagabondes par les rues, cherchant le mal et le trouvant. Quant aux bébés au sein, qu'en aurait-on fait, et le mari, sachant que le candidat de sa femme n'est pas le sien, puisqu'il est *tory* et qu'elle est *whig*, aurait-il consenti à les porter dans ses bras paternels en l'honneur du *Home rule* du vieux Gladstone ? Et si le bébron s'était caressé dans la mêlée électorale et qu'il eût pleuré, aurait-il fallu, dans un moment d'impatience, surtout en voyant son candidat battu et sa femme félicitant le vainqueur, jeter au vent le bébé braillard qui cherche en vain sa mère et sa bouteille ?

Car toutes ces choses de haute morale et de philosophie, dites en plaisantant, peuvent arriver ; et la famille, avec l'enfant, ne permet peut-être pas à la femme ou à la mère d'entrer dans la scène publique et politique, d'y recevoir des coups de coude qui peuvent ni meurtrir le sein, possiblement des injures devant lesquelles elle n'aurait que l'égalité de la réponse.

Devant le devoir supérieur, qui est plus sacré que tous les droits de la terre, tous les droits secondaires disparaissent ou s'effacent.

XXIII

Voilà donc pourquoi, très probablement, la Chambre des Communes, à la fois raisonnable et galante, réserve ou entend réserver le droit de suffrage aux femmes *non mariées* et aux *veuves*.

Avec ces deux points, n'est-ce pas ? la mère de famille étant momentanément éliminée, on peut causer avec toute la gravité qui caractérise un homme d'Etat anglais.

Il n'y a ni miches ni gosses dans la question, tout au moins directement, conséquemment pas de maternité.

Mais il est clair que la votante ou citoyenne *non mariée*, c'est-à-dire qui n'a pas encore passé sous le joug d'un maître, sera majeure, aura au moins vingt et-un ans accomplis, avec la permission d'en avoir davantage. Il y aurait imprudence peut-être à la citoyenniser plus tôt, et si les codes civile, d'ordinaire, la favorisent quant à l'âge, le code politique ne peut pas avoir la même raison.

A cet âge de majorité, du reste et communément, la jeune fille ne manque pas de raison, et comme elle n'a pas lu que les feuilletons et les *faits divers* dans les journaux, elle doit savoir la différence qu'il y a entre un whig et un tory, un radical et un clérical, un démocrate et un républicain, selon le pays où elle est appelée à exercer son droit.

Que si elle était déjà vieille, ayant dépassé l'âge des rêves et des amours de vingt ans, il ne serait sans doute pas étrange qu'elle appartînt au parti de l'opposition ; mais le mal ne serait certainement pas grand, et c'est presque toujours dans le parti avancé et dans l'opposition que se trouvent le progrès et l'avenir. Ce n'est qu'à l'âge de la vieillesse complète, c'est-à-dire celui des sénateurs, qu'elle pourrait peut-être devenir réactionnaire et *laudator temporis acti*, comme le vieillard d'Horace.

XXIV

Mais jeune, d'âge raisonnable ou vieille, du moment qu'elle n'a point de miches et d'enfants à ses trousses et à ses soins, l'on ne voit pas bien en quoi elle ne pourrait pas exercer convenablement ses droits politiques.

Sans enfants auxquels le soin maternel est dû, sans mari dont la politique peut vous paraître désagréable ou fausse, libre dans sa conscience et son intelligence, en quoi peut elle mettre le désordre dans la cité, compromettre la république ou faire remonter le Jourdain vers sa source ?

Et si elle était pour l'homme lui même, qui manque souvent de tenue et de convenance, une cause d'émulation dans le bien et un modèle de dignité ?

Si la politique de nos temps, avec plus d'appétits que de principes, avec des intrigues qui ne sont pas toujours honorables et une corruption qui n'est pas précisément édifiante, avait la femme pour un de ses facteurs, est-il bien sûr que la politique ne se relèverait pas rapidement dans son niveau intellectuel, dans sa moralité et dans la justice ?

En tout cas, l'on peut affirmer sans crainte d'erreur, grave au moins, que le candidat laid, vilain, odieux et sans cœur, que nous voyons parfois triompher de nos jours, ne triomphera pas avec le suffrage de la femme.

Chose singulière !

Une assemblée d'hommes paisables et sages bons peut élire un homme mauvais ; mais une réunion de femmes inférieures ne saurait en élire ou en choisir un mauvais.

Il ne faudrait pourtant pas répondre d'une légion de femmes conseillées, dirigées et conduites par des hommes.

C'est peut-être là, tout bien considéré, l'objection la plus sérieuse qu'il y ait à faire au suffrage féminin.

Elle ne doit pourtant pas être invincible.

XXV

Est-il nécessaire de dire, selon la pensée probable du législateur anglais, que la citoyenne *non mariée* peut très bien, dans l'exercice de ses droits politiques, au jour du meeting, de la convention ou du vote, rencontrer ou trouver, comme parfois l'on trouve au bal, le citoyen qui lui fera battre le cœur, lui demandera sa main en mariage et lui enlèvera ainsi son droit de vote ?

Car il est très probable que la votante préférera le mariage au suffrage universel, pouvant du reste, selon la loi, reconquérir ce droit en devenant veuve.

Seulement, il est fâcheux que la loi anglaise ne considère pas la *divorcée* comme une veuve.

C'est peut-être que la loi favoriserait trop le divorce.

Mais la veuve, certes, votante de droit, connaît assez la politique humaine, avec l'expérience des choses de ce monde, pour être facilement trompée ou induite en erreur. Il faudrait un candidat bien malin pour la tromper et un politicien bien retors pour lui faire croire qu'il est indispensable à la patrie et qu'il en est le sauveur nécessaire. La veuve flaire aisément le menteur, le trompeur et le traître. Elle n'aurait pas peur de monter à la tribune et de dénoncer l'ennemi. Quant à ses conseils, mûris par la sagesse et par un certain scepticisme qui tempère volontiers l'enthousiasme des jeunes, ils ne peuvent qu'être bons et raisonnables. Et c'est probablement elle, demain, si le *féminisme* gagne définitivement sa cause, qui exercera dans la cité politique et selon une égalité complète les fonctions auxquelles elle ne participe maintenant que par un vote.

Car si la justice veut que vous soyez électeur, cette justice ne devient-elle pas une injustice en s'opposant à ce que vous soyez éligible ?

En attendant, toutefois, la veuve que le mariage n'a pas guéri peut rencontrer le mari désiré dans les opérations électorales auxquelles elle est appelée à prendre part.

C'est son droit, surtout si elle est jolie.

XXVI

Mais assez causé, bavardé, divagué et dit de sottises, trop même ;

Conclusion :

Oui, moralistes, penseurs, philosophes et chrétiens, ayez la femme éclairée dans son intelligence, dans sa conscience, dans sa raison et dans sa foi ; élevez-la dans ses droits véritables, dans sa liberté juste et dans sa morale qui doit être supérieure et sans mensonge ; faites-la, avec tout le respect que vous lui devez et que vous vous devez à vous-même, aussi belle, aussi utile et aussi noblement grande que possible dans le rôle qui est le sien et qui n'est pas le second ; n'oubliez jamais que, dans son association avec l'homme, où son égalité n'est pas douteuse, où sa grâce est toujours plus puissante que la force, il la faut toujours digne, honorable, honorée, traitée comme celle qui est ou qui doit être la gardienne du foyer domestique, l'âme de la maison et la divinité de la famille — de la famille où les enfants sont respectueux, où l'épouse est dévouée et obéissante, où le mari est courageux et ne s'oublie pas, où la mère est sainte dans son œuvre d'amour, de création et d'éducation, sanctifiant dans le plus divin et le plus admirable des sentiments ce que la passion a pu avoir de charnel, d'originel et d'humaine, et où l'aïeule elle-même, dans la gloire de ses cheveux blancs et la vénération des siens, se sent bénie pour les générations qui sont sorties d'elle et les bénit à son tour dans le suprême adieu qui est peut-être la vérité et le rendez-vous du ciel.

Mais, moralistes et sages, sans peine de misère, de honte et de condamnation, ne sortes point la femme de son sexe, de sa nature et de son devoir, de son devoir bien plus haut, plus auguste et plus sacré que tous les droits faux, fictifs, mentteurs, trompeurs, petits, ridicules et misérables dont les politiciens veulent l'affubler pour leurs saturnales politiques, leurs Lupercales et leurs folies paiennes.

Ce serait la profanation de la femme, comme aussi malédiction sur elle, sur la société et sur la civilisation.

J. GENTIL.

AURELIEN SCHOLL.

Aurélien Scholl, journaliste et littérateur français, est né à Bordeaux, le 13 juillet 1833. Fils d'un notaire, il eut à peine achevé ses études au collège de cette ville qu'il se tourna vers la littérature et vint à Paris, où il se jeta sans réserve dans le journalisme agressif de l'époque. Il fit ses premières armes en 1850, dans *le Corsaire*, qui fut supprimé en 1852. Il prit part alors à la rédaction du journal *Paris*, fondé par le comte de Villedeuil, puis à celle du *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, de *l'Illustration*, et, pendant quatre ans, à celle du *Figaro* hebdomadaire. Dans l'intervalle, il fonda ou ressuscita le *Satan*, en 1855, et la *Silhouette*, avec M. J. Noriac. Enfin, il se sépara du *Figaro*, où il avait longtemps rédigé, sous ce titre : les *Coulisses*, une satire hebdomadaire très remarquée, pour faire concurrence au journal de M. de Villemessant en créant le *Nain Jaune*. Il fonda en outre le *Club*, le *Jockey* et le *Lorgnon*, 1869, revue satirique hebdomadaire, dont un des premiers numéros lui attira, sur la plainte du comte de Bisson, son beau-frère, des poursuites en diffamation. La vie littéraire de M. Aurélien Scholl était d'ailleurs toute remplie de polémiques d'affaires, de duels, d'incidents enfin, qui grâce aux échos de la petite presse, eurent souvent le plus grand retentissement. On n'a pas fait moins de bruit de son mariage avec miss Irène Perkins, fille d'un des riches brasseurs de Londres, en mai 1866, et des procès auxquels il donna lieu l'année suivante. La série de ses affaires et duels de journaliste s'est rouverte en 1880, à propos de ses articles relatifs aux démêlés de la duchesse de Chaulnes avec son mari, et s'est close par un duel avec le comte Albert de Dion au mois de janvier 1884. Collaborateur de l'*Événement* depuis 1872, au moment rédacteur en chef du *Voltaire*, et en 1883, de l'*Echo de Paris*, M. Scholl, décoré de la Légion d'honneur, le 8 février 1878, a été promu officier le 12 juillet 1884.

Il a publié un certain nombre de volumes, dont, la plupart ont été fournis avec les scènes, les nouvelles, les satires, les fantaisies, les articles de circonstance, que sa plume a semés dans tant de journaux. Tels sont : *Lettres à mon domestique* ; *les Esprits malades* ; *Denise*, histoire bourgeoise, en vers, souvent réimprimée, notamment, en 1863, avec ce sous-titre : "Historiette villageoise ;" *la Foire aux artistes*, petites comédies parisiennes ; *Claude le Borgne* ; *les Maurices instincts*, *Histoire d'un premier amour*, dont une 2e édition porte pour premier titre : *Hélène Hermann* ; *les Amours de théâtre* ; *Aventures romanesques* ; *Scènes et Mensonges parisiens* ; *les Gens tarés* ; *les Cris de paon* ; *l'Outrage* ; *les Nouveaux mystères de Paris* ; *les Petits secrets de la comédie* ; *Dictionnaire féodal* ; *la Danse des palmiers* ; *les Amours de cinq minutes* ; *le Procès de Jésus-Christ* ; *les Scandales du jour* ; *Fleurs d'adultère* ; *l'Orgie parisienne* ; *Mémoires du trottoir* ; *les Nuits sanglantes* ; *Fruits défendus* ; *le Roman de Follette* : choix de nouvelles ; *L'Esprit du Boulevard*, trois séries ; *les Fables de Lafontaine*, "filtrées par Aurélien Scholl," *Paris en calèche* ; *Paris aux Cent coups* ; *L'Amour appris sans maître*, etc.

M. Aurélien Scholl a aussi donné un certain nombre de pièces au théâtre : *Jaloux du passé*, comédie en un acte à l'Odéon ; *Singuliers effets de la foudre*, en collaboration avec M. Théodore de Langeac au théâtre Déjazet ; *la question d'amour*, avec M. Paul Bocage, au Gymnase ; *les Chaînes de fleurs* comédie en un acte au Variétés ; *l'Hôtel des Illusions*, vaudeville en un acte, avec M. Flor O'Squarr ; *le Repentir*, comédie en un acte ; *On demande une femme honnête*, avec M. V. Koning ; *le Nid des autres*, comédie en trois actes avec M. A. d'Artois, etc.

LA FALCON.

Voici le portrait que fit Théophile Gautier de la cantatrice illustre qui vient de disparaître, vielle femme oubliée.

"La coupe du masque est éminemment tragique et merveilleusement disposé pour rendre les grands mouvements de passion ; les yeux sont parfaitement beaux, des sourcils d'un noir velouté, d'une courbure orientale, se joignent presque à la racine d'un nez mince et un peu trop aquilin peut-être, ces sourcils, dessinés fermement, contribuent beaucoup par leur contractibilité, à donner à la face une expression jalouse et d'emportement tragique très bien appropriée aux rôles que joue habituellement Falcon. Le front est noble, intelligent, lustré par des frissons de lumière sur les portions saillantes et baignées de tons fauves aux endroits ombrés par les cheveux.

Jusqu'en 1837, elle fut la reine de l'Opéra. Brusquement, en scène, sa voix se brisa comme un cristal dont elle avait la pureté.

Elle fit un voyage en Italie, revint guérie (croyait-elle) et tenta de reparaître devant le public. Dès la première note, les sons expirèrent dans sa gorge. Elle tomba en sanglotant sur la scène, pleurant devant ses admirateurs, aussi émus qu'elle, la perte de sa voix, à trente ans !

—Ma mort, disait-elle, date du soir où, penchée sur l'épaule de Duprez, j'ai conduit moi-même mes funérailles au milieu des larmes et des sanglots de Paris.

Depuis lors, deux ou trois fois les traces de l'illustre oubliée furent retrouvées. En 1879, quand parut le roman d'Emmanuel Gonzalès, *Vierge de l'Opéra*, on trouva quelques similitudes entre l'héroïne de l'écrivain et la Falcon. Les reporters se mirent en campagne et découvrirent la pauvre grande artiste traînant une existence besogneuse aux environs de Paris.

Bien qu'elle défendît le seuil de sa retraite, elle fut ressuscitée une fois encore en 1884. On la retrouva Chaussée-d'Antin sous son nom de bourgeoise, Mme Malançon. Elle vivait tristement, près d'un piano, oubliant le monde, faisant tout pour être oubliée par lui.

PENSÉES.

Pour corriger un fou, il n'est jamais trop tard.

Que les talents sont beaux quand la vertu les pare !

Le chemin de l'honneur est vite et le plus sûr.

ÉPITAPHE.

Voici l'épitaphe que Franklin se composa lui-même, épitaphe originale s'il en fut, et où se montre dans toute sa bonhomie l'esprit de l'illustre imprimeur, si porté à la métaphore familière :

Ici repose,
Livré aux vers,
Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur ;
Comme la couverture d'un vieux livre,
Dont les feuillets sont arrachés,
Et la dorure et le titre effacés.
Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu ;
Car il reparaîtra,
Comme il le croyait,
Dans une nouvelle et meilleure édition,
Revue et corrigée
Par
L'auteur.

Racontons ici une anecdote assez piquante, qui se rapporte au séjour de Franklin à Paris. Un jour il dînait en compagnie de l'ambassadeur d'Angleterre chez un haut fonctionnaire français. Quand fut arrivé le moment du dessert, c'est-à-dire des toasts, l'ambassadeur se leva et porta celui-ci " A l'Angleterre, le brillant *soleil* dont les rayons illuminent le monde." Le Français, pour mettre d'accord le patriotisme et la politesse, répondit : " A la France, la *lune* dont les doux rayons dissipent les ombres de la nuit. Vint le tour de Franklin, dont on examinait la contenance d'un œil inquisiteur. Il se leva sans manifester le moindre embarras, et, avec un sourire légèrement ironique : " Au général George Washington, dit-il, le Josué qui a commandé au soleil et à la lune de s'arrêter."

Recettes et procédés utiles.

Les bombes extinctrices d'incendie. — On emploie différents liquides dans les bouteilles dites bombes extinctrices d'incendie ; une solution de 1 kilogramme de sel marin et de 500 grammes de sel ammoniaque dans 3 litres d'eau est très efficace.

Conservation du beurre frais en Australie. — Voici un procédé employé par les Australiens pour le transport du beurre frais à grandes distances.

On forme, avec le beurre à expédier, des parallélipipèdes contre lesquels on applique des plaques de verre de même dimensions que les faces correspondantes, et l'on colle les bords au papier gommé. Le tout est ensuite enveloppé dans une couche de pâtée de six millimètres d'épaisseur. Le pâtée étant mauvaise conductrice de la chaleur, laisse le beurre conserver une température sensiblement constante, malgré les variations du milieu.

Ce mode de conservation du beurre pour les longs voyages est, paraît-il, beaucoup plus économique que ceux employés jusqu'ici.

Manière de peindre sur verre — Les peintres sur vitraux se servent principalement de la couleur nommé grisaille que l'on broye avec une molette et ensuite que l'on délaye dans du vinaigre de façon à en faire une pâte assez liquide.

Cette grisaille sert à faire le trait.

Par exemple vous avez une tête à reproduire, vous tracez sur le verre les contours du portrait, les cheveux, les yeux, etc, puis vous laissez sécher. Vous prenez ensuite une partie de la grisaille que vous avez faite et l'étendez d'assez d'eau pour que votre teinte soit plus claire. Avec un blaireau humecté de cette grisaille plus faible vous donnez rapidement une couche sur le portrait. Vous attendez que la teinte sèche, puis vous modelez la figure. Vous prenez alors de la couleur chair pour donner la teinte de la peau.

Cela fait, votre travail est prêt à passer au four.

Pour cela le portrait, saupoudré de plâtre fin, est mis à cuire sous des appareils spéciaux pouvant fournir une chaleur de plusieurs centaines de degrés.

Après une cuisson d'une dizaine d'heures, le four est éteint et on le laisse refroidir très lentement afin de pouvoir retirer les objets.

FEMMES DE MYSTÈRE.

LES YEUX MAUDITS.

Ame inquiète que hante l'effroi du joug, qui fait les désenchantements prochains, qui s'enfonce dans la solitude, qui essaie de se reprendre et se condamne volontairement à de longs jours de retraite, de songerie, de souffrance, Mme de Morfontaine était apparue, un soir de vendanges, comme quelque vision fantômale dans cette demeure de silence et d'oubli dont, depuis ses années de poupée, elle n'avait jamais franchi le seuil mystérieux.

Des chansons de joie, des rires aigus, des claquements de baisers se répondaient dans la sérénité du crépuscule et l'odeur violente des grappes écrasées, autour des charrettes qui processionnaient leutes et lourdes sur les collines. Le vent fouettait parmi les feuilles sèches des nuées de guêpes et de moucherons roux.

Mais immobile, muette, blanche au milieu de la façade lépreuse, soudainement réveillé comme par quelque sortilège après des mois et des mois d'abandon de rêve torpides et dont toutes les fenêtres ouvertes semblaient des bouches assoiffées qui buvaient à longs traits la lumière, la Revenante ne daignait rien voir, ni rien entendre, goûtait éperdument la volupté de souffrir, subissait peu à peu le vertige de l'eau verte qui baignait les terrasses, qui entraînait dans ses remous des lambeaux d'apothéose, qui exhalait des plaintes douloureuses et tendres d'adieux, de reproches.

Et en son accoudement pensif sur les ferrures rouillées du balcon, en sa beauté triste et pâle, imprégnée de souvenir, elle avait l'apparence d'une statue de la Mnémosyne, une statue magnifique aux yeux étranges, dominateurs attirants, où les larges prunelles luisaient comme des lampes de sanctuaire.

***

L'automne s'écoula, morose, comme un long psaume d'agonie.

Henriette de Morfontaine errait dans les ténébreuses allées du parc aux heures de déclin, d'un pas glissant de recluse, se consumait en colloques découragés avec son cœur, pleurait, oppressée par le gémissement solennel des cèdres, tendait ses divines mains souples avec des gestes de démence aux mirages qui surgissaient, pour elle seule, de l'ombre.

Elle était toujours vêtue de flottantes robes où les lignes flexibles de son corps demeuraient indécises, de mousselines mauves, de velours violet, de la teinte délicate des colchiques qui endeuillaient les prairies.

Chaque après-midi, elle recevait deux lettres d'une écriture différente, des lettres de plusieurs pages, tachées de larmes et qui s'allumaient sous ses paupières à demi closes de fugitives lueurs d'orgueil et de cruauté.

Souvent, elle les lisait, l'une après l'autre, avec des roseurs de détresse aux jours, des tréssaillements de désir, s'en repaissait comme d'une proie, y enfonçait ses ongles, y appuyait sa bouche, — dévotement, désespérément, comme on baiserait la pierre d'une tombe d'exil, sur celle qui était toujours la plus longue, la plus désolée, la plus soumise ; ardemment, colérieusement sur celle qui la harcelait d'impérieux coups d'aiguillon, qui évoquait des promesses de mensonge, qui se refusait à accepter cette séparation inexpliquée, qui ardait de jalousie et d'amour.

Et des fois aussi inerte, glacée, elle se plaisait à les éparpiller au fil de l'eau, sans même avoir brisé les cachets symboliques qui scellaient les enveloppes, à les voir flotter, sombrer, disparaître parmi les feuilles rousses qui tinteaient des arbres et les calices fanés des suprêmes roses trémières, haussait les épaules, murmurait d'un accent de défi entre ses dents serrées : "*Never more ! Never more !*"

***

Cependant, un jour grisâtre d'octobre où des vols d'oiseaux inconnus traçaient sur le ciel d'énigmatiques signes, Henriette s'effondra, à bout de forces, dans les bras de l'amant qu'à bout de forces elle avait rappelé.

Et le château de silence et de rêve s'emplit d'une rumeur démoniaque de joie.

Thérèse cachait les lettres lamentables que l'*autre* s'entêtait à lui écrire, les couvrait encore de furtives caresses comme montées de son cœur à ses lèvres, les noyait dans l'eau verte avec comme du regret, comme de la souffrance, comme des nostalgies d'un Autrefois plus doux, meilleur que le Présent.

Et bientôt elle se sentit envahie par une lassitude immense, un inéluctable besoin de repos, se détourna des lèvres qui l'avaient assaillie et enchantée, rejeta hors de sa vie celui qui la croyait sienne, qui triomphait comme quelque victorieux.

***

Avec sa peau diaphane d'hostie, ses yeux cernés, élargis, vagues qui interrogeaient l'horizon, sa bouche morte, Henriette parmi les chemins étroits que bordaient les ramilles rouges des rouciers semblait une princesse de sacrifice qui se hâte vers l'autel, qui obéit au Destin.

Les lettres accoutumées ne lui avaient elles pas sonné le glas ?

Ne s'étaient elles pas unies, par un incompréhensible hasard, en une pareille malédiction de rancune et de haine, en la même menace inexorable ?

Et elle se répétait leurs phrases sinistres :

"Je ne te tuerai pas, semeuse de folie, je ne l'achèverai pas d'un seul coup.

"Je veux que tu souffres, que tu endures le pire des supplices.

"Et je punirai tes prunelles d'or qui m'ont ravi, qui m'ont ensorcelé, qui m'ont torturé.

"Je les éteindrai pour qu'elles n'attirent plus, qu'elles ne tentent plus personne, je les emplirai d'éternelles ténèbres."

"Je t'aurais adorée toute la vie, je n'existais que par toi et pour toi, je me soumettais à toutes tes volontés, à tous tes caprices, je mourrais lentement dans le divin souvenir de tes tendresses.

"Mais *je sais*, je ne peux plus douter aujourd'hui de tes traitrises et que tu t'es réfugiée dans ce château lointain pour appartenir à un nouvel amant, à un malheureux qui souffrira comme moi, qui s'est laissé prendre au même piège que moi.

"Et puisque tes yeux de magicienne n'épandent que des désastres, que des déceptions, je te les crèverai tôt ou tard, sans pitié, comme aux oiseaux rapaces que l'on cloue aux portes des granges."

Soudain, elle poussa un grand cri, crispa ses doigts tremblants contre son visage ensanglanté, s'abattit sur les genoux dans la poussière.

Un homme qui la guettait derrière un buisson l'avait aveuglée d'un coup de fusil.

***

Et Henriette de Morfontaine rendit son âme à Dieu sans avoir consenti à accuser personne, résignée, souhaitant au fond du cœur que le bourreau ne fût pas *l'autre*, le seul qu'elle eût vraiment aimé et dont elle baisait les lettres dévotement, désespérément, comme on baiserait la pierre d'une tombe d'exil....

Il était surpris des réticences de sa femme, puisqu'il lui laissait toute liberté.

—C'est que, mon ami, il s'agit d'une jeune fille....

—Qui s'appelle ?

—Mlle Thorigny.

—Parfaitement inconnue, en effet ; mais, si elle a réellement du talent, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous confiez la décoration de ce salon. D'où la connaissez vous donc ?

—Je la connais à peine ; mais vous avez trouvé, comme moi, l'autre jour, que l'éventail que je venais d'acheter pour Agathe....

—Il est fort joli. C'est donc cette jeune fille qui ?....

—Je l'ai rencontrée dans la boutique du marchand d'éventails ; je m'étais prise d'enthousiasme....

—Mettons "emballée"....

—.... Emballée si vous voulez, pour cette simple branche de lilas ; et je me suis dit tout de suite....

Mais elle s'arrêta, pour reprendre, avec une modestie qui paraissait très sincère :

—C'est que je n'entends absolument rien à la peinture !

—L'essentiel, ma chère amie, est que cette pièce, qui sera votre cadre habituel, vous plaise. Faites-la donc décorer comme bon vous semblera. Du reste, que cette jeune fille vous présente un plan ; je le verrai à mon retour...

—C'est cela ! s'écria Geneviève comme enchantée de s'en rapporter à son mari. Je vais donc faire venir cette jeune fille, lui bien expliquer ce que je désire, lui demander ses idées à elle ; et elle saura que c'est vous qui déciderez en dernier ressort.—Quand vous reverrons-nous ?

—Dans une quinzaine seulement, trois semaines peut-être, si l'on a organisé de grosses chasses à Avenelles, et si rien de sérieux ne me rappelle à la Chambre. Ne m'attendez donc pas pour commander la décoration de votre guise !

Il baisa encore la main de sa femme, puis, très affectueusement, alla prendre congé de son père et de sa fille.

Et, après son départ, le vieux Lequesnoy constata une fois de plus, devant sa bru, que Paris et la politique le leur avait changé ; car jamais, autrefois, lorsqu'il quittait Roubaix, il ne leur montrait cette gentillesse ; il était si rude, si bourru, qu'une aimable parole de lui semblait une éclaircie dans un ciel perpétuellement orageux ; et ses absences étaient presque un repos.

Maintenant, Agathe et son grand-père éprouvaient un léger regret de le voir partir, quoique leur séparation dût être d'assez courte durée.

Et M. Lequesnoy constata que, lorsque la voiture qui emmenait son fils se fût confondue avec les innombrables équipages qui descendaient les Champ-Elysées, un voile de mélancolie couvrit le regard de Geneviève.

Et l'excellent homme avait la naïveté de se dire :

—Ils en arriveront à se réconcilier entièrement : ce diable de Paris a une influence dont je ne me serais jamais douté.

Geneviève pensait simplement à ce petit fait, qui lui avait déjà causé, tout à l'heure, une si vive blessure, que les plans de sa maison étaient emportés par son mari à Avenelles et qu'ils allaient être discutés, modifiés par la comtesse d'Hartevelde.

Et le plaisir qu'elle avait, depuis son arrivée à Paris, à s'occuper de son ameublement, fit place, soudain, à une énorme indifférence.

—Ah ! murmurait-elle en elle-même, qu'ils décident ce qu'ils voudront, maintenant !.... Pourvu que personne ne sé mêle de ce que je veux faire dans mon boudoir !.... Il m'y a autorisée, d'ailleurs ; et, quand il trouvera *cette* enfant installée dans ma maison, il ne s'étonnera pas ; il ne pourra même pas critiquer, puisqu'elle fera une merveille....

N'avait-elle pas là la consolation de tout ?

Quoique M. Lequesnoy et Agathe fussent un peu attristés par le départ de Frédéric, le déjeuner ne manqua pas longtemps de gaieté.

Agathe, obligée à de la tenue en présence de son père, prenait vite ses ébats, dès qu'elle n'avait plus à redouter que les gronderies de sa mère, lesquelles dépassaient rarement les phrases de ce genre :

—Voyons, Agathe.... Petite folle !.... Mais tu ne seras donc jamais raisonnable ?....

Comment aurait-elle pu être raisonnable, lorsque ses moindres boutades comblaient son grand-père d'aise, lorsqu'elle lisait tant d'indulgence dans les petits yeux gris, dans le sourire de ce charmant vieillard ?

Aussi était-elle ravie quand sa mère, occupée par ses comptes, par l'installation de sa maison, la confiait pour l'après-midi à son grand-père. Avec lui, au moins, elle n'entendait aucun reproche si des jeunes gens la regardaient de trop près dans la rue, ce qui n'était vraiment pas de sa faute, ou si elle éclatait de rire au nez de ces jeunes gens, ce qui, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, n'était pas non plus de sa faute, car elle expliquait à son grand-père qui l'admettait très bien, que c'était plus fort qu'elle.

Et, après déjeuner, son visage s'épanouit parce que Geneviève dit :

—Grand-père, si vous voulez vous charger de cette petite folle, cette après-midi ?....

Et tout de suite elle dressa une liste interminable de courses, tandis que M. Lequesnoy disait à sa belle fille :

—Alors, vous, vous êtes toujours absorbée par des choses sérieuses ?

—Que voulez-vous, grand père, l'organisation d'un grand appartement parisien ne ressemble pas au petit train-train de notre maison de Roubaix.

Et, ainsi, elle avait sa liberté.

Une heure plus tard, Agathe, après s'être fait admirer par son grand-père, lequel était persuadé qu'il n'y avait pas une autre jeune fille sachant s'habiller avec la même élégance dans Paris, partait, toute joyeuse, au bras de M. Lequesnoy.

Ils avaient laissé Geneviève en face de ses livres de comptes, ces livres qui faisaient dire à la jeune fille :

—Mais, ma pauvre maman, comment n'attrapes-tu